

Section 15

L'activité de la Suprême Personne

यस्मात्क्षरमतीतोऽहम क्षरादपि चोत्तमः ।

अतोऽस्मि लोके वेदे च प्रथितः पुरुषोत्तमः ।

(śloka 18)

Śrī-bhagavān-uvāca / Śrī Bhagavān dit:

1. ūrdhva-mūlam-adhaḥ-śākhā-aśvatthaṁ prāhur-avyayaṁ |  
chandāmsi yasya paṇāni yas-taṁ veda sa veda-vit ||

Il est dit-on un banyan éternel, dont la racine est dirigée vers le haut, le branchage vers le bas et dont les feuilles sont les hymnes védiques. Celui qui sait cela est le connaisseur des Veda's.

2. adhaś-cordhvaṁ prasṛtās-tasya śākhā guṇa-pravṛddhā viṣaya-pravālāḥ |  
adhaś-ca mūlāny-anusantātāni karma-anubandhīni manuṣya-loke ||

Des branches de celui-ci, développées aussi puissamment par les modes de la nature, s'étendent vers le bas et aussi vers le haut, dont les pousses sont les objets des sens. Des racines s'étendent aussi vers le bas, liées aux activités dans le monde des humains.

*Aśvattha est l'arbre sous lequel peut se tenir un cheval, autrement dit le banyan (ficus benghalensis). En fait certains d'entre eux (comme celui du jardin botanique de Calcutta ou d'un village au sud de Bangalore) ont un diamètre de plusieurs centaines de mètres. Aśvattha est aussi appelé plakṣa et est de la même famille (celle des ficus) que le pippala (ficus religiosa), mais ce sont deux arbres différents et c'est le pippala qui est l'arbre sacré planté devant les temples. Je l'ai qualifié d'éternel parce que cela sonnait mieux qu'immuable (avyaya), mais ce sont les récits à son propos qui sont l'un ou l'autre car cet arbre est celui des activités (comme l'atteste le dernier pied du śloka 4) et il va être question de le couper. On en parle aussi dans d'autres Upaniṣad's pour en dire que nul ne peut en trouver le haut et qu'on se perd en suivant ses racines et ses branches qui pointent dans tous les sens. Les racines sont ce qui nourrit un arbre et ses branches ce qui porte ses feuilles et ses fruits. Le mot mūla (n) désigne une racine mais aussi une source, une origine ou un pied, et śākhā (f) ou śākhā (m) est une branche au sens propre ou figuré. Dans le premier śloka ces mots sont au singulier, parce qu'il est question de l'activité divine venant d'en haut, dont le produit est les Veda's. Dans le deuxième śloka les deux mots sont au pluriel parce qu'il est question des activités humaines. C'est pour cela qu'il est précisé que ces dernières sont développées par les modes de la Nature. Le banyan se prête parfaitement à la fable car c'est un épiphyte qui commence par pousser en hauteur aux dépens d'un arbre hôte (à partir d'une graine apportée là par un oiseau). Le spectacle d'un banyan ou d'un pipal (orthographe hindi) étranglant un autre arbre ou parfois un bâtiment construit par l'homme avec ses racines est d'ailleurs assez effrayant. Lorsqu'un banyan a pris trop d'extension latéralement pour que la sève se propage dans ses branches, il pousse une nouvelle racine vers le bas directement à partir de la branche. C'est ainsi qu'il peut s'étendre sur une centaine de mètres et qu'il devient difficile de définir où il a commencé de pousser. Les actions sont à proprement parler les branches du banyan védique dont il est question ici et il est dit qu'elles sont projetées vers l'avant (prasṛta), en direction des pousses qui sont les objets de sens. A l'origine d'une action il y a une motivation et les racines du banyan des activités sont donc ces motivations: devoirs et passions pour les hommes, désir créatif pour l'Acteur originel. Le fait que chaque hymne des Veda's soit une feuille de ce banyan et que cet arbre soit éternel indiquent clairement que celui-ci est l'expression (la part asat) du Brahman. C'est non seulement l'arbre des activités mais aussi celui de la connaissance des lois qui régissent les activités divines et humaines. Ce*

*sont des préceptes moraux et autres parcelles de vérité qui sont écrits sur chaque feuille du banian. L'idée diffère de celle représentée par l'arbre de la connaissance dans la Bible en cela qu'il n'est pas dit dans les Upaniṣad's que l'attrait pour l'activité et la connaissance soit un péché, même s'il le favorise. Il ne s'agit cependant pas de la connaissance de la Vérité (śloka 13.12), mais de vérités concernant les activités, de ces Veda's qui concernent les guṇa's (śloka 2.45). Le produit le plus durable d'une quelconque activité est l'expérience et toute connaissance phénoménologique acquise par l'expérience humaine (smṛiti) peut être ajoutée à celle des Veda's. Mais cette connaissance empirique n'est souvent qu'une diversion en faisant oublier de plus essentielles. Aussi est-elle qualifiée par Kṛiṣṇa d'ignorance et par la Bible de péché.*

3. na rūpam-asy-eha tath-opalabhyate na-ante na ca-adir-na ca sampratiṣṭhā |  
aśvattham-enaṁ su-virūḍha-mūlam-asaṅga-śastreṇa dr̥ḍena chittvā ||

En ce monde, ni sa forme, ni son début, ni sa fin, non plus que son extension ne peuvent être appréhendées. Ayant coupé résolument avec l'arme du détachement les racines si bien développées de ce banian,

4. tataḥ padaṁ tat-parimārgitavyaṁ yasmin gatā na nivartante bhūyaḥ |  
tam-eva ca-adyaṁ prapadye yataḥ pravṛttiḥ prasr̥tā purāṇī ||

Alors il faut chercher aux alentours ce lieu de résidence d'où l'on ne revient plus, (en disant) je cherche refuge auprès de Cette Personne originelle à partir de laquelle l'engagement dans l'activité matérielle s'est développé voilà bien longtemps.

*Lorsque dans un texte védique il est question d'un début et d'une fin (ādi, anta) le lecteur anticipe systématiquement en ajoutant un milieu (madhya), qu'il faut comprendre comme une extension, une durée, une persistance de la manifestation matérielle. Le mot extension (sampratiṣṭhā) est nettement plus approprié pour un banian dont toutes les racines sont autant de troncs et suggère la difficulté de s'en dépêtrer. L'image est merveilleuse et en même temps comique de cette personne sage qui taille et coupe avec grand effort les racines et les branches de cet arbre dans lequel il est assis puis cherche Celui qui l'a planté.*

5. nirmāna-mohā jīta-saṅga-doṣā adhy-ātma-nityā viniṣṛta-kāmāḥ |  
dvandvair-vimuktāḥ sukha-duḥkha-saṁjñair-gacchanty-amūḍhāḥ padam-avyayaṁ ||

Ceux qui sont sans orgueil ni illusions, qui sont venus à bout de l'erreur de l'association et se consacrent pour toujours au Suprême Self, qui ne sont plus envahis de désirs et sont libérés des dualités telles que plaisir et peine, ces sages atteignent ce havre éternel.

6. na tad-bhāsayate sūryo na śaśāṅko na pāvakaḥ |  
yad-gatvā na nivartante tad-dhāma paramaṁ mama ||

Ni le soleil, ni la lune, ni le feu ne l'éclaire ce lieu dont on ne revient pas lorsqu'on l'a atteint, qui est Ma suprême demeure.

*Le Soleil, la Lune et Le Feu sont appelés par des surnoms de ces divinités: Sūrya, Śaśāṅka et Pāvaka. Pāvaka signifie celui qui est pur tandis que Pāvana, celui qui purifie est un des noms de Vāyu, le Vent, le Souffle Vital. Concernant le sens à donner à ce śloka, une source de lumière physique paraît tout à fait inutile dans un "lieu" immatériel appelé Vaikuṅṭha, Goloka ou Vṛindāvana, aussi bien pour celui qui y est accueilli que pour l'Hôte de ce lieu puisqu'il est la source de toutes les lumières, spirituelles et matérielles, la Lumière originelle (prabhāsmi Śaṣi-Suryayo - śloka 7.8). Quiconque y séjourne n'a nul besoin de voir puisqu'alors une seule chose existe et qu'il en fait partie. Comme bien souvent dans la Gītā le vers qui suit constitue la clé pour interpréter ce qui vient d'être dit: "mama eva amśa jīva", i.e*

*l'incarnée est un rayon de Ma Lumière (rayon étant une traduction poétique du mot amṣa pour évoquer le soleil, quand il s'agit d'une fraction de Viṣṇu).*

7. mam-aiva-amṣo jīva-loke jīva-bhūtaḥ sanātanaḥ |  
manaḥ-ṣaṣṭāni-indriyāṇi prakṛti-sthāni karṣati ||

C'est une fraction éternelle de Moi qui, en tant qu'âme incarnée dans le monde des vivants, conduit les six sens dont le mental qui appartient à la Nature.

8. śarīraṁ yad-avapnoti yac-ca-apy-utkramati-iśvaraḥ |  
grhītv-aitāni samyāti vāyur-gandhān-iva-āśayāt ||

Le seigneur de ce corps, lorsqu'il en obtient un nouveau ou lorsqu'il s'en extirpe, part en emportant avec lui ce qu'il a saisi, comme le vent emporte les odeurs depuis leur réceptacle. *Serait-ce par dérision que jīva est appelé iśvara (littéralement le maître tout puissant des lieux) alors que dans le śloka suivant il "sert" les objets des sens (upasev: rester auprès d'une personne, l'assister, la vénérer et la servir) et dans le suivant encore il est sous l'emprise des guṇa's (guṇa-anvita)? Kṛiṣṇa compare jīva au vent qui emporte les odeurs, ce qui ne peut manquer de rappeler qu'Arjuna se plaignait de son esprit qui vagabonde, emporté par les sens. On imagine aussi jīva tel un papillon ou une abeille qui butine des fleurs, en trouvant une nouvelle, lui volant son butin, puis s'en extirpant (ut-kram signifie littéralement progresser en sortant vers le haut) pour aller chercher ailleurs. Mais ce butin est un fardeau, non pas tant parce qu'il faut payer son larcin dans une vie future que parce qu'il colore en jaune l'abeille et qu'elle devient méconnaissable. Elle se prend pour un ballot de pollen et devra s'en libérer pour se retrouver elle-même. Ce faisant elle sert (upasev) le propos de la fleur. La nature abonde de ce genre d'interdépendance des créatures. Quant au vent, ce héros emblématique de l'action, loin d'emporter un air pur il est peut-être devenu malodorant. Sur le plan technique c'est l'ahaṁkāra qui convoie d'une carcasse à une autre ces caractéristiques individuelles, ce mélange de guṇa's qu'on appelle la personnalité. Ces parfums emportés par jīva sont matérialisés de par sa volonté dans des gènes appropriés avec l'aide de l'évolution du fœtus. Dans le regard d'un enfant on surprend parfois un gouffre insondable, qui n'est autre que cet ahaṁkāra. Notons encore que lorsqu'il est question de parfum au sens figuré, le mot guṇa est aussi approprié que gandha, comme par exemple dans l'expression " guṇa-anvita" (śloka 10): sous le charme des parfums de sa personnalité.*

9. śrotraṁ cakṣuḥ sparśanaṁ ca rasanāṁ ghrāṇam-eva ca |  
adhiṣṭhāya manaś-ca-ayaṁ viṣayān-upasevate ||

Présidant aux oreilles, aux yeux et autres organes du toucher, du goût, de l'odorat, ainsi qu'à l'organe des pensées, il "sert" les objets des sens.

10. utkrāmantāṁ sthitaṁ vā-api bhuñjānaṁ vā guṇa-anvitam |  
vimūḍhā na-anupaśyanti paśyanti jñānacakṣuṣaḥ ||

Alors qu'ils le quitte (leur corps) ou bien qu'ils s'y tiennent et en jouissent, emportés par les guṇas, les esprits égarés ne parviennent pas à discerner ce que voient ceux qui ont les yeux de la connaissance.

*La syntaxe d'une langue étrangère est souvent déroutante et un sujet d'étude intéressant du mode de pensée de l'utilisateur. Ainsi dans les deux premiers pieds du śloka l'hôte du corps est au singulier, parce qu'il n'occupe qu'un seul corps à la fois. Mais dans les deux pieds suivants les esprits clairvoyants ou égarés sont au pluriel, sans doute parce qu'au début de la section, il était question de personnes qui, ayant coupé les racines du banyan, ne revenaient pas et d'autres qui étaient désorientées. Le texte ne dit pas non plus ce qu'ils voient ou au*

*contraire ne parviennent pas à voir, mais l'habitude nous a enseigné que les śloka's suivants apporteront la réponse.*

11. yatanto yoginaṣ-cainaṁ paśyanty-ātmany-avasthitam |  
yatanto'py-akṛtā-ātmāno nainaṁ paśyanty-acetasah ||

Les yogins en exerçant un effort voient ce qui se tient à l'intérieur d'eux-même. Les personnes irréfléchies qui n'ont pas pris conscience d'elles-mêmes, bien que faisant aussi un effort, ne le voit pas.

*Le verbe cit, nous l'avons vu, signifie percevoir, réaliser, penser au sens où l'employait Descartes, et cet as est le "truc mental" de Vivekananda, la lumière intérieure qui permet de voir, la conscience et son réceptacle, le cœur. Les deux termes akṛta-ātmanah et acetasaḥ qualifiant ceux qui sont dépourvus de vision intérieure sont en fait un peu équivalent: ils n'ont pas réalisé qu'ils ont une âme et n'y ont pas même pensé.*

12. yad-āditya-gataṁ tejo jagad-bhāsayate'khilam |  
yac-candra-masi yac-ca-agnau tat-tejo viddhi māmakam ||

Cette splendeur irradiant du soleil qui illumine le monde entier, celle de la lune scintillante et celle du feu, sache qu'elles sont Miennes.

*La Gāyatrī exprime la foi dans le Brahman et ses trois formes de manifestations matérielles, énergétiques et spirituelles avant de formuler le vœu que, portée par cette clarté divine du soleil levant, l'intelligence du croyant s'élève vers la sphère spirituelle. Ce qui amène à poser la question comme dans le cas de la poule et de l'œuf: qui de la foi ou de la Lumière divine a révélé l'autre? Est-ce l'effort de méditation du yogin qui lui a donné la vision ou bien la lumière qui lui a fait prendre conscience de son âme? Il n'y a qu'une seule lumière diffusant sa splendeur au travers du soleil, de la lune, du feu ou de la conscience: "māmaka".*

13. gām-āviśya ca bhūtani dhārayāmy-aham-ojasā |  
puṣṇāmi cauṣadhauḥ sarvāḥ somo bhūtvā rasa-ātmakah ||

Entrant dans la terre, Je soutiens les créatures avec Mon énergie et devenant la lune qui anime la sève je nourris toutes les plantes.

*Les śloka's qui suivent reviennent en quelque sorte sur la liste des opulences divines (yoga aiśvara) de la section 10 pour y ajouter celles des activités initiées par cette très ancienne Personne assise à l'écart du banyan védique. Le fil conducteur est l'énergie: tejas est l'énergie rayonnée qui éblouit et brûle, ojas est l'énergie intérieure qui durcit, parfois heurte (ugra, vajra) et surtout soutient la vie, donne de la vigueur. Dans le śloka précédent le nom employé pour désigner le dieu de la lune sous sa forme rayonnante était Candra, mot qui peut aussi être utilisé comme adjectif pour désigner tout ce qui luit, et y était apposé en suffixe mas au mode locatif masi, qu'on peut imaginer évoquant la suie (masi ou maṣi), le kohl pour ombrer les yeux et le quartier de lune comparable à un œil enjôleur. Ici ce dieu sous sa forme soutenant la vie et donnant de la vigueur aux plantes est appelé Soma. Le mot soma (issu du verbe su, 3<sup>ème</sup> personne du présent de l'indicatif sunoti: presser, distiller – à ne pas confondre avec le préfixe su: bien, bon) désigne avant tout un jus dont il est question dans nombre de cantiques des Veda's. C'est une boisson euphorisante (saumanasya) et hallucinogène (extraite de la plante herbacée nommée acid asclepias) qui est offerte aux dieux et consommée dans certains sacrifices. Ce rituel se trouve ici justifié en associant le nom de la boisson au concept de sève nourricière. Soma est la Personne Spirituelle président (ātma-ka) au principe nourricier des plantes sous la forme d'un jus (rasa) qui monte dans leur tige. Les jardiniers savent que la lune influe sur le cycle des plantes et il est recommandé de faire les semis pendant ses phases croissantes. La lune influe aussi sur bien d'autres cycles de la nature et est indéniablement l'essence de processus tāmasa's. Soma entretient la vie et ceux qui vont à*

lui après la mort reviennent toujours. Il est énergie vitale (ojas), doux et agréable (saumya) et, les jeux de mots étant de rigueur en saṁkṛit, il est bon (su).

Les créatures, qu'elles soient animées ou non, sont faites de terre (et celles qui vivent sont irriguées de liquides nourriciers). La terre, nommée bhū en tant qu'élément, devient go (la vache) lorsqu'elle est mise à contribution pour engendrer les créatures. La fable du roi Pṛithu la trayant pour lui faire porter des plantes, suivi des dieux, des asura's, des gandharva's etc... , pour leur procurer l'abondance sous une forme ou une autre, est son titre de gloire.

14. ahaṁ vaiśvā-naro bhūtvā prāṇinām deham-āsritaḥ |  
prāṇa-apāna-samāyuktaḥ pacāmy-annaṁ catur-vidham ||

Devenant la chaleur vitale résidant dans le corps de tous ceux qui respirent, en conjonction avec l'air qui sort et qui entre, Je digère les quatre sortes de nourriture.

Les quatre sortes de nourritures sont celles qu'on avale, mâche, lèche ou suce. La digestion est essentiellement une combustion des aliments (carburant) par l'air (comburant) et les anciens l'avaient bien compris puisque le verbe pac signifie aussi bien brûler que digérer ou même cuire. Pāka ou pācala est le feu domestique et un cuisinier, mais ce nom n'est pas utilisé comme pseudonyme de la divinité Agni. Les noms des principes naturels sont parfois des énigmes dont un śloka tel que celui-ci apporte la clé: chaleur vitale se dit "ce qui est commun à toutes les personnes"(vaiśvā-nara). Le Bṛihadāranyaka Upaniṣad, dont la section 1.2 commence par une histoire de Faim prête à dévorer le monde, utilise les mêmes termes dans la section 5.9 pour qualifier le feu interne "commun à toute personne" vivante qui brûle la nourriture. "Tu ne dois pas mépriser la nourriture", dit aussi le Taittirya Upaniṣad, "car le corps est nourriture, les créatures naissent et subsistent par la nourriture et redeviennent nourriture". Le cycle de la nourriture est rappelons-le celui du sacrifice et Agni est celui qui convertit l'offrande en nourriture acceptable pour les dieux. Vaiśvā-nara est Celui qui nourrit les dieux présidant aux fonctions vitales.

Tout un chacun doté d'un esprit analytique (sāṅkhya) a pu observer que pour cuire de la nourriture il faut non seulement allumer un feu mais aussi un courant d'air pour le maintenir en activité. Dans le processus de digestion ce courant d'air est prāṇa-apāna: inspiration expiration.

15. sarvasya ca-aham hr̥di sanniviṣṭo mattaḥ smṛtir-jñānam-apohanaṁ ca |  
vedaiś-ca sarvair-aham-eva vedyo vedānta-kṛd-vedavid-eva ca-aham ||

Je suis aussi installé dans le cœur de chacun. La mémoire, le savoir, ainsi que l'oubli lui viennent de Moi. Je suis ce qu'il y a à connaître par la lecture de tous les Veda's, l'auteur du Vedānta et le connaisseur des Veda's.

Les Vedānta-sūtra's sont ces mêmes Brahma-sūtra's évoqués dans le śloka 13.5. Ils ont été compilés dans un ordre logique par Vyāsa. Vy-āsa est en fait le nom de sa fonction, puisqu'il signifie littéralement celui qui divise, arrange et compile et celui qu'on nomme Vyāsa-deva, le plus prolifique de tous les auteurs, connu pour avoir compilé les Veda's, les sūtra's et composé le Mahābhārata, et pour s'être mis en scène dans cette histoire sous le nom de Kṛiṣṇa Dvaipayana Vyāsa (géniteur de Dhṛitarāṣṭra, Pāṇḍu et Vidura entre autres interventions, il oriente l'intrigue), est considéré comme une incarnation secondaire de Viṣṇu. La présence de la Personne Suprême en tant que Paramātmā dans le cœur de tous est rappelée dans le śloka 17. Ici il est question de sa présence sous la forme de la connaissance. Le siège de la connaissance est dans le cœur car c'est là que les auteurs des écrits védiques situent la pensée et corrélativement les facultés de mémoire et d'oubli.

16. dvāv-imau puruṣau loke kṣaraś-ca-akṣara eva ca |  
kṣaraḥ sarvaṇi bhūtani kūṭa-stho'kṣara ucyaṭe ||

Il y a deux personnes en ce monde: la périssable et l'inaltérable. La périssable est toutes les créatures. Celle qui se situe au delà de cela est dite inaltérable.

*La syntaxe curieuse de ce śloka où le substantif (puruṣa) est dans le mode dual, les adjectifs qui le qualifie (kshara, akshara, kūta-sthaḥ) sont au singulier mais toute créature (sarva bhūta) est au pluriel incite à réfléchir sur la signification de la pluralité. Il est naturellement question de deux "sortes de" personnes. Celle qui évolue et se détériore pour finir par "se dissoudre" est altérable (kṣara) tandis que celle qui existe sans subir de modification est l'inaltérable (akṣara). La personne qui se situe dans l'individualisme et la différence est plurielle. Celle qui se situe dans la transcendance est au sommet, au dessus (kūṭa-sthaḥ) et elle est au delà de la pluralité car elle a abandonné l'ego. L'existence inaltérable ne se dénombre pas (śloka 18.20). La personne qui au contraire considère que chaque créature est doté d'une existence propre différente de celle des autres a une compréhension rājasa de l'existence (śloka 18.21) et conformément à cette conception elle appartient au monde de l'action ou tout est périssable. Elle est plurielle à plusieurs titres: (i) assimilant l'existence à un mode de vie, elle considère que l'existence d'un homme ou d'une femme, d'un cultivateur ou d'un scientifique, d'un animal ou d'un arbre sont différentes; (ii) elle-même change à chaque instant passant par des stades d'enthousiasme et de désespoir, de spiritualité et d'animalité, d'énergie et de passivité... en fonction du guṇa prévalant à cet instant.*

17. uttamaḥ puruṣas-tv-anyah param-ātm-ety-udāhṛtaḥ |  
yo loka-trayam-āviśya bibharti-avyaya īśvaraḥ ||

Mais il en est une autre, la Personne Suprême, Celle appelée l'Ultime Soi, le Seigneur Tout Puissant qui entrant dans les trois mondes les maintient.

*Ce śloka reprend les termes du śloka 13.23 et appelle les mêmes commentaires concernant la nuance entre uttama et parama et le fait que l'ātman situé dans la transcendance et le Paramātman ont même essence n'empêche pas qu'il faille considérer que du point de vue identitaire deux personnes (puruṣa) sont présentes dans chaque corps. N'y a-t-il pas là une contradiction avec le commentaire du śloka précédent sur l'abandon de l'ego et l'unicité d'existence de la personne qui ne s'identifie pas à son enveloppe matérielle? Non car c'est le statut de cette personne qui est unique: celui d'ātman dépourvu d'identité. Cela n'empêche pas d'admettre qu'à l'intérieur de cette enveloppe matérielle siège une présence spirituelle à la conscience limitée et une Présence Supérieure à toute autre (Puruṣa-uttama), Celle que le Muṇḍaka Upaniṣad (3.1.1) nomme aussi Suparṇa: le témoin, l'ami, le confident et le guru. C'est la même Personne Toute Puissante (Īśvara) qui maintient les trois mondes dans leur apparence temporaire en les imprégnant (Viṣṇu), qui est omniprésente, omnisciente, consciente de toutes les autres, qui connaît leurs vies passées et à venir et n'est pas sujette à l'illusion (qui résulte d'une conscience limitée).*

18. yasmāt-kṣaram-atīto'ham-akṣarād-api cottamaḥ |  
ato'smi loke vede ca prathitaḥ puruṣ-ottamaḥ ||

Parce que Je transcende ce qui subit des altérations, et que Je suis supérieur à tout ce qui est inaltérable, Je suis célébré dans le monde et dans les Vedas comme le Puruṣottama.

19. yo mām-evam-asammūḍho jānāti puruṣ-ottamam |  
sa sarva-vid-bhajati mām sarva-bhāvena bhārata ||

Celui qui n'étant pas sujet à la confusion Me connaît comme le Puruṣottama connaît tout et Me vénère de toutes les façons, Bhārata.

20. iti guhya-tamaṁ śāstram-idam-uktaṁ mayā'nagha |  
etad-buddhvā buddhimān-syāt-kṛta-kṛtyaś-ca bhārata ||

Ainsi, O toi qui es sans tache, t'a été dispensé par Moi l'enseignement le plus confidentiel.  
Celui qui sait cela est doté d'intelligence et tout ce qu'il a à faire est accompli, O Bhārata.

*Kṛiṣṇa utilise ici le mot śāstra qui est plus impérieux qu'enseignement en français: c'est un précepte, une loi (dans l'étymologie du mot il y a le verbe châtier: śas) mais c'est aussi plus abstrait qu'un règlement à suivre et il est souvent question de "śāstra-vidhi" qui sont les ordonnances des écritures ou les ordonnances de la loi (śloka's 23 et 24 concluant la section qui suit).*

*Si j'essaie de faire la synthèse des enseignements des sections 13 à 15, leur point commun me semble précisément être les préceptes (śastra's) régissant ce monde, le premier étant qu'il a pour origine la manifestation de la conscience du Puruṣottama au travers de sa Māyā ou en langage figuré "son mariage avec Prakṛiti". Le monde est le champ d'activité et la conscience est le connaisseur du champ. Mais en matière de connaissance il importe avant tout d'apprendre à se connaître soi-même et de consacrer son attention à connaître ce qui importe. Ce qui rend ce monde manifeste est l'action des guṇa's qui cristallisent l'énergie de Prakṛiti en objets ou créatures dotés d'une identité (ou ego) et ce qui le fait évoluer est toujours l'action "des guṇa's sur les guṇa's" (des identités respectives l'une sur l'autre). En conséquence de quoi, il germe et prospère comme un gigantesque banian planté par le Puruṣottama et peuplé d'oiseaux qui en picorent les fruits sous le regard bienveillant de Suparṇa (Muṇḍaka Upaniṣad 3.1.1). Ces oiseaux emportent des impressions qui alimentent leurs rêves et oublient qu'ils sont pures consciences, en aucune façon concernés par cette fiction. Celui que le dernier śloka qualifie de buddhi-mān (nominatif de buddhimat, synonyme de budha ou buddha) est l'éveillé qui a perçu dans son cœur la lumière qui se suffit à elle-même. Cet état naturel (sattva) dans lequel il se trouve, il doit le développer en cherchant: 1) à s'abstraire des préférences et aversions envers ce qu'il ressent (sama, tulya, dvandva) et 2) à se retenir de s'impliquer volontairement dans l'action par intérêt (artha, rajasa, pravṛitti) ou tout du moins à ne plus se sentir concerné (asakta). A supposer qu'on ait bien acquis ce "refrain" de la Gītā, on est (syāt - verbe être au mode conditionnel certes mais pas bhavet) expert dans l'action: on fait parfaitement ce qu'il y a à faire et rien de plus (kṛita-kṛitya).*